

En vacances avec ma famille

Franco Debenedetti Teglio (décembre 2003)

INDEX

L'HISTOIRE

Il est né ... il est dangereux

Un pas en arrière

En Italie il n'y a pas de place

En France

Rentrée en Italie

S'enfuir dans les bois ... et « merci mon oncle »

Nomades et bergers

Nouvelles du monde

La voiture du Pape

Le butin

Le retour

L'HISTOIRE

Il est né ... il est dangereux

C'est un morceau de l'histoire de ma famille qui commence quand elle fut envoyée « *en vacances* », peu après ma première année, et se termine avec le retour de cette « *expérience heureuse* », à l'âge de huit ans, avec une brève annexe à propos de ce qui s'est passé ensuite.

Oui chers lecteurs, de bonnes vacances qui ont duré presque sept ans !

Je suis né à Gênes en décembre 1937 de Bruno Debenedetti et Emma Teglio et je fais partie de la « *race juive* »¹, comme il est écrit dans le pedigree qui complète mon acte de naissance conformément à la loi du 17/11/1938 qui prévoyait, entre autres, l'obligation d'indiquer la race pour certaines familles d'animaux, peut-être pour leur dangerosité potentielle !

La « *clairvoyance* » de cette loi est démontrée par le certificat lui-même, dans lequel figurent, parmi les signatures des témoins, celle de mon oncle Massimo Teglio, le « *casse-pieds* » qui a été désigné quelques années plus tard comme « *La Mouron Rouge de la Résistance ligure* » et a eu l'honneur de porter sur sa tête un énorme prix payable directement par la commande des SS Allemands.

Personne n'eut la chance d'encaisser cette récompense. En échange, Massimo, grâce à son activité audacieuse, avec la collaboration courageuse et inconditionnelle de la Curie de Gênes, a sauvé des centaines de juifs et de non-juifs de l'extermination nazi-fasciste.ⁱⁱ

Un pas en arrière

Mais prenons un pas en arrière : mon père, diplômé en Chimie et en Pharmacie, fut engagé par la *Regia Marina* en 1924 et ensuite nommé chimiste en chef en 1929.

Il a été nommé Chevalier de la Couronne d'Italie pour les mérites professionnels acquis au service de la patrie. Il est ensuite devenu chimiste principal de la *Regia Marina* même avec le maximum des honneurs et des louanges. Je mentionne quelques-unes des fonctions occupées au nom de l'État italien :

- Directeur du Bureau Technique de la poudrerie d'Avigliana
- Directeur du Bureau Technique de la poudrerie Segni
- Directeur du Bureau Technique surveillance de la poudrerie de Pallerone
- Laboratoire principal de Chimie de la Marine (études des explosifs)
- Laboratoire du Centre de Chimie militaire de Rome (trois années d'études sur les agressifs chimiques et leur protection)
- Directeur du Laboratoire de Chimie de l'Arsenal Royal de Pola
- Directeur du Laboratoire de l'Arsenal Royal de Taranto effectuant de fréquents séjours à La Spezia (missions particulièrement délicates pendant la guerre d'Ethiopie du 1934-1937).

En février 1939, il fut renvoyé dans le coffre par la *Regia Marina* en tant que juif, en application de l'art. 21 de l'arrêté royal Loi 17/11/1938 n.1728 ce qui a entraîné de lourdes conséquences matérielles et morales pour moi et pour toute ma famille.

Le document par lequel le licenciement est annoncé est intitulé : « IL DUCE MINISTRO PER LA MARINA ». Un honneur spécial accordé à mon père pour ses mérites envers sa Patrie ?

En Italie il n'y a pas de place

Le licenciement fut un grave traumatisme pour mon père, un homme qui se considérait un vrai Italien et un très fidèle serviteur de son pays auquel il avait consacré toutes ses motivations professionnelles et avait fait un serment auquel il a toujours tenu foi (au prix des coûts élevés, comme on le verra plus loin), malgré la discrimination et le harcèlement dont il fut l'objet à cause de sa race.

Sa famille comprenait, au moment du licenciement :

- Ma mère, femme au foyer
- Mon frère Sergio, deux ans et demi
- Le soussigné qui avait un peu plus d'un an

Le traumatisme a affecté toute la famille qui, pendant près de sept ans, s'est vue obligée d'errer dans un état d'isolement absolu de la soi-disant « *communauté civile* ».

Notre condition de discrimination et l'impossibilité de trouver un emploi, aggravées par l'engagement de ne pas utiliser, pour des raisons morales, ses connaissances technico-scientifiques acquises grâce à son expérience auprès de la Marine Italienne (connaissances qui pouvaient sembler des secrets du bureau), ont obligé mon père à s'expatrier en France avec sa famille. D'autant plus qu'il avait une promesse d'aide de la part des proches en France.

En France

Nous nous déplaçâmes en France en mars 1939, avec le mirage d'un nouvel emploi de haut niveau professionnel.

Malheureusement, en pratique, l'emploi se révéla « *inacceptable* » pour l'envergure morale de mon père.

Il s'agissait de recherches dans le domaine de la chimie des explosives et mon père le refusa pour tenir foi au serment fait à la *Regia Marina* et donc à sa Patrie.

A cause de la guerre, de notre nationalité italienne et notre « *race* », toute tentative de trouver un emploi fut vaine pendant trois ans.

Pendant sept ans, nous vécûmes d'expédients et nous nous déplaçâmes auprès de quelques proches ou amis sensibles.

Enfin, nous fûmes hébergés presque gratuitement à l'Hôtel Régence d'Aix-en-Provence, propriété de Madame Vidal qui fut notre grande bienfaitrice.

Pendant cette période nous étions injuriés et maltraités, surtout nous, les enfants, de la part de quelques-uns des pensionnaires de l'hôtel car nous étions « *Italiens traîtres et juifs* ».

Mes premiers souvenirs d'enfance furent constitués par les cris de quelques-uns des pensionnaires qui prétendirent que Mme Vidal nous chasse de l'hôtel. Comme elle ne le fit pas, ils le quittèrent.

Je me souviens que Mme Perche (dans mon souvenir d'enfance une terrible mégère, une sorte de sorcière mangeuse d'enfants) prétendait que nous nous mettions à table seulement après la fin du repas « des Chrétiens » et, s'il restait quelque chose de bon, par exemple, les gâteaux du dimanche, elle l'emportait pour éviter qu'il soit donné « aux salauds ».

J'ai oublié beaucoup de mots français, mais pas ceux-là.

Je me souviens mon attachement farouche à mon prénom italien, Franco (avec l'accent sur l'a) et le refus de répondre à qui m'appelait François.

Je me souviens qu'une foi, en faisant semblant de trébucher, je marchai de toutes mes forces sur les pieds de Mme Perche.

Enfin, en 1942 mon père fut embauché auprès des Savonneries Bellon-Dramard de Marseille, où il réorganisa toute la production et il eut d'importantes reconnaissances de son patron.

Pendant les premiers mois de 1943, à la suite de l'invasion des Allemands, la situation devint impossible pour nous, les juifs. Je crois que c'était le Consulat italien qui nous invitait de rentrer immédiatement au Pays sous la protection de « *nos* » autorités.

Rentrée en Italie

Ainsi, du jour au lendemain, en mars 1943, « *nous avions été rapatriés* » en Italie.

J'avais cinq ans et Sergio six ans et demi.

Mon père n'eut pas le temps de saluer le propriétaire des savonneries car il n'était pas au bureau. Cependant, à son retour en Italie, il a reçu une lettre touchante d'amitié et de reconnaissance pour ses mérites professionnels, lettre que j'ai trouvée parmi les documents de la famille.

Je me souviens de ce long et pénible voyage dans un train militaire aux sièges en bois. Un voyage qui a été animé, au moins pour nous les enfants, par le sens de l'aventure et par l'espoir de rencontrer « *les Italiens* », nos compatriotes que je n'avais jamais connus auparavant. J'en étais sûr qu'eux nous accueilleraient aux bras ouverts.

Malgré le harcèlement subi, mon père a gardé son amour pour la patrie et nous l'a transmis avec passion.

En Italie, nous n'avions plus de maison, en effet, à cause de son rôle de Chimiste Principal de la Marine. Mon père était fréquemment transféré parmi les arsenaux militaires et dans différentes dépendances où il était hébergé, avant le licenciement, avec sa famille.

Les objets et les quelques meubles que nous n'avions pas vendus au départ pour la France avaient été entreposés dans une ferme.

Nous avons été accueillis à plusieurs reprises par des membres de la famille : quelques jours à Sienne, puis à Gênes, puis dans la ferme du grand-père dans le Montferrat.

J'ai vécu, malgré mon jeune âge, ces déplacements continus comme des faits extrêmement humiliants, une déception amère comparée aux attentes flatteuses d'un retour dans mon pays d'origine.

Quelques mois après sa rentrée, mon père trouva un emploi à Turin dans l'entreprise de récupération de métaux Unghero, qui le chargea de créer un laboratoire d'analyse. Au bout de quelques mois, pendant l'été 1943, il dut quitter son emploi car la ville avait été occupée par les SS Allemandes et il y avait le risque d'être déportée.

S'enfuir dans les bois ... et « merci mon oncle »

En automne 1943, notre situation des juifs étant maintenant désespérée (les premières déportations en Allemagne avaient commencé en septembre), nous dûmes nous échapper encore une fois et nous cacher sous une fausse identité.

Mon grand-père maternel, ma grand-mère et une sœur de ma mère, tante Laura, vinrent avec nous.

Nos parents nous dirent « *d'oublier notre vrai nom de famille* », de ne montrer notre « *zizi* » à personne, on nous enleva le « *sciaddai* »,ⁱⁱⁱ sous peine de capture.

Notre oncle, Massimo Teglio, qui avait installé des typographies clandestines à Gênes dans le sous-sol des églises (m'a-t-il dit), nous donna de fausses cartes d'identité.

Les résidences indiquées sur ces documents étaient dans le sud de l'Italie, déjà libéré par les Anglo-Américains, afin de rendre impossible l'identification et la vérification par la police et les SS.

Mon nom à moi était Franco De Maria, alors que celui de ma mère était Rosa Emma Marturano.

L'oncle « La Mouron Rouge », qui dans cette période dramatique n'a jamais perdu son calme ou son sens inné de l'humour, m'a dit de nombreuses années plus tard (lorsqu'il avait plus de quatre-vingts ans) qu'il aurait pu s'amuser à « *baptiser* » sa sœur, ma mère, Filumena Marturano, mais malheureusement la comédie d'Eduardo De Filippo n'avait pas encore été écrite ! En outre, il était préférable de ne changer que le nom de famille en laissant notre prénom inchangé, cela aurait évité de dangereuses confusions lors de nos entretiens en présence de tiers.

C'est ainsi que j'ai seulement « *perdu* » le nom de famille et non mon prénom.

J'en fus heureux !

Nous nous sommes réfugiés à Morbello, un village situé sur les hauteurs de la province d'Alexandrie, à mi-chemin entre Acqui Terme et Ovada.

Depuis lors, nous avons vécu dans la peur constante d'être capturés et internés dans des camps de concentration.

Nous avons passé ces 20 mois en sept personnes entassées dans une ferme de campagne située dans un hameau isolé. Colla Nani était composé de quelques fermes situées au pied du mont Laione. Une montagne escarpée et boisée où nous nous sommes souvent réfugiés. En particulier lors des « *raids* » fréquents menés par les milices fascistes ou allemandes qui arrivaient à l'improviste à la recherche de partisans, de juifs et de trafiquants.

Un témoin se souvient que pendant notre séjour à Morbello, il y eut 62 « *grands raids* », plus des centaines de « *petites réquisitions* » et des fouilles.

Pour éviter de trahir nos origines, mon frère et moi nous vivions absolument isolés, sans contact avec d'autres enfants et sans fréquenter l'école primaire.

Dans ces conditions, la cohabitation familiale était dramatique, notamment à cause des relations difficiles entre mon père et mon grand-père maternel, un marchand génois riche et arrogant. Grâce à son type d'activité, il avait réussi à sauvegarder une partie de son patrimoine. Il reprochait constamment à mon père de « *nourrir la famille d'un homme paresseux* ».

Je ne pouvais jouer qu'avec Sergio, qui avait un caractère très fort. Souvent il y avait de petits drames quotidiens, qui auraient été insignifiants dans un contexte normal.

Le dimanche, « *sous contrôle strict* » de la famille, nous allions à l'église de Piazza, le chef-lieu, où nous récitons à haute voix toutes les prières catholiques.

Nous nous sentions observés par les autres enfants qui essayaient d'interagir avec nous. Mais nous avions l'ordre de les éviter, dans la mesure du possible naturellement.

Quelques fois les habitants du village s'adressaient à mon père, l'appelant « *Monsieur De Maria* » ce qui était très pénible pour moi. Je ne pouvais pas réagir, je ne pouvais pas crier notre vrai nom de famille. Je devais me taire même devant des gens au grand cœur qui ne nous auraient certainement pas trahis et qui aurait compris notre véritable situation.

Chaque soir, lors du coucher et avec un grand chagrin, même si nous étions une famille agnostique, je récitais avec mon père la prière de tous les juifs « *Scemagn Israel Adonai Eloenu Adonai Ehad* ».

La douce sonorité de ces mots seulement « *nôtres* » et prononcés lentement était plus importante pour moi que leur signification.^{iv}

Après cette prière je me coinçais sous les couvertures, bien caché, et je criais en cachette dix fois mon vrai nom de famille. J'étais terrifié à l'idée de perdre mon identité.

Nomades et bergers

Le rustique où nous vivions appartenait à un maréchal de police à la retraite qui vivait dans un village de campagne. Il venait souvent nous voir à l'improviste, même pendant la nuit, pour demander toujours plus d'argent, nous terrorisant avec des menaces de dénonciation à la SS allemande.

Le maréchal n'avait pas de respect pour nous, les enfants. Au contraire il a profité de notre présence pour hausser sa voix et « *augmenter l'efficacité* » de ses demandes exorbitantes.

Nous étions désespérés parce que l'argent de mon grand-père était en train de s'épuiser rapidement.

Cette situation provoquait des réactions de colère de mon grand-père envers mon père et envers nous enfants, puisqu'il n'osait pas hausser le ton contre le maréchal.

Le courage et l'audace de mon oncle Massimo réussirent à réduire les prétentions de l'usurier.^v

Afin de rapporter un peu de nourriture, mon père fut obligé de travailler pour les paysans de la région. Biner la terre, tailler les vignes, creuser le rocher avec la pioche pour préparer les fondations d'une maison et en tirer des pierres pour la bâtir. Tous travaux auxquels son corps n'était certainement pas adapté et formé.

Pendant les heures libres, il errait dans la campagne avec un sac à dos militaire pour acheter ou troquer de la nourriture et des produits de première nécessité. Il risquait d'être capturer

C'est grâce à ces activités et à la disponibilité des agriculteurs que nous avons toujours de la nourriture.

Sergio et moi nous collaborions au pauvre budget familial en menant des chèvres et des moutons au pâturage, en les trayant et en les tondant, en ramassant du bois de chauffage et en faisant des travaux auxiliaires de tout genre pour aider les agriculteurs.

Nous ramenions à la maison en rémunération, quelques meules de fromage frais, un œuf, des filés crus tirés après la tonte des brebis. Ma mère y fabriquait des pulls et des gants très rugueux.

Après la guerre, au fur et à mesure que je grandissais, ma mère défaisait les pulls et avec le fil récupéré, elle cousait des vêtements adaptés à mon âge.

Même aujourd'hui, à la montagne, je mets des gants faits avec le fil de « *mes moutons* ».

À Morbello, nous allions au pâturage avec Nella et Pietrina, les filles des paysans qui furent pour nous comme des sœurs aînées et qui nous firent sentir moins isolés du monde. Avec elles, nous passions nos heures les plus sereines.

Je suis allé les rendre visite récemment, après tant d'années de silence au cours desquelles j'avais effacé tout mon passé, ayant oublié même leur prénom et d'avoir été berger.

Elles m'ont aidé à rappeler des histoires, des noms, des lieux et des événements qui maintenant remontent progressivement à ma mémoire.

Avec grande émotion, nous nous sommes souvenus de leurs morts, de mes morts.

Elles m'ont accompagné rendre visite à de vieux paysans qui nous avions fréquentés, ou connus ou qui simplement avaient entendu parler de nous pendant la guerre. Nous avons aussi rendu visite à des personnes plus jeunes à qui nos histoires avaient été transmises. Tant d'histoires de mon père, de moi-même, de ma famille. Des histoires que j'avais effacées de ma mémoire et qui, pendant des années, étaient réapparues comme des cauchemars récurrents. Le passé a enfin remonté à la surface par un travail graduel de reconstruction.

C'est à partir de ce moment-là que mon désir de savoir et de raconter est né.

Tout le monde m'a parlé avec sympathie et tendresse de mon père, de son envie de travailler, de « *la peine qu'il faisait* » parce qu'il avait les « *mains d'un cadre* » et qui faisait de grands efforts pour utiliser la houe, la pelle et la pioche. Et puis de son bonheur quand, par un coup bien dirigé, il réussissait à casser une pierre dans la carrière ou, dans les champs une motte de terre trop dure.

Ils m'ont dit que presque tout le monde « *connaissait ou imaginait* » notre condition, certains d'entre eux connaissaient notre vrai nom, mais personne n'avait jamais envisagé de nous dénoncer. Les responsables locaux du parti, le Podestat, les espions qui vivaient dans le village non plus.

Fut-ce un miracle ?

Nous en avons discuté avec les gens âgés et je vais maintenant essayer de les résumer.

Il y avait un triple filet de protection.

Ceux qui nous aimaient et nous avaient « *adoptés* ». Ce qui était le cas pour la majorité des paysans.

Ceux qui, par crainte des représailles des partisans et de nos « *protecteurs* », ne nous auraient jamais dénoncés, même si la récompense pouvait sembler attrayante pour les informateurs.

Puis il y avait la troisième catégorie, les hommes du marché noir, des hommes sans scrupules, mais qui se servaient de mon père pour distribuer du café, du sucre et d'autres produits rares dans quelques zones perdues ou dans les montagnes, règne des partisans.

Moi aussi, il m'arriva d'être le « *courrier* » ou « *le guide* » des montagnes que je connaissais comme mes poches. J'étais fier de ce « *travail* » que je cachais toujours à mes parents. Mais je m'arrêtai après quelques expériences traumatisantes.

Etes-vous curieux ?

Non, chers lecteurs. Il ne faut pas être curieux de ces expériences de violence, de vengeance, de revanche dans lesquelles je me suis trouvé involontairement impliqué et barbouillé.

Non, non, non ! Je ne peux pas vous en parler à l'âge de sept ans.

J'ai dit que je me suis arrêté. Mais je continuai mes promenades solitaires sur les montagnes, en évitant les dangers.

C'étaient des moments de sérénité mais aussi d'exaltation de liberté, loin de l'ambiance accablante qui régnait à la maison, imprégnée des grognements de mon grand-père, de toutes les angoisses de la famille et des querelles avec Sergio que j'aimais mais qui était toujours plus fort que moi dans les inévitables conflits entre frères, et de l'attente constante de papa.

Nous ne savions jamais si le soir il reviendrait vif de ses pérégrinations en quête de nourriture.

Nouvelles du monde

Notre monde d'enfants « *solitaires* » était limité à certaines parties de la municipalité de Morbello, le petit hameau Colla-Nani, les pâturages voisins et les montagnes où je me donnais à mes escapades personnelles.

Elles étaient habitées par des animaux sauvages, des insectes, des oiseaux, avec lesquels j'avais une relation privilégiée et de confiance absolue.

La montagne était recouverte de bois luxuriants et une partie du son sous-bois était protégé par des arbustes infranchissables ou des extensions de hautes fougères sous lesquelles j'avais aménagé des grottes vertes que je ne connaissais que moi-même et où je cachais mes jouets: bâtons, couronnes et chapeaux construits en cousant des feuilles de châtaignier avec des

brindilles, des pierres aux formes attrayantes, quelques vieux pots en cuivre, des bancs et des tables bâtis en pierres et en planches.

J'avais donné à chaque site le prénom d'un enfant.

Il y avait les partisans, que mon père appelait « *patriotes* », et que je considérais fièrement comme camarades. De temps en temps, d'autres individus, plus ou moins mystérieux, fréquentaient les montagnes, mais je les évitais.

Au sommet du mont Laione, dans sa ferme isolée près d'un chêne centenaire, vivait Secondo. Il nous accueillait toujours très gentiment quand nous nous échappions des Allemands. En effet, les Allemands et les miliciens osaient rarement monter là-haut.

Moi, au sommet du Laione, j'y suis retourné l'année passée.

La ferme de Secondo est abandonnée, à moitié ruinée et envahie par les ronces. Néanmoins elle sembla me reconnaître et m'accueilli avec affection. Le chêne que tous les habitants du village vénèrent encore aujourd'hui, même si peu de visiteurs vont le voir, m'a soudain apparu dans toute sa majesté protectrice et dans toute sa vigueur. Sentinelle d'un passé que je ne veux plus oublier.

Les hameaux éloignés et qui étaient les plus importants de la municipalité nous étaient à ce temps-là considérés interdits, à l'exception de rares sorties sous surveillance stricte de nos parents.

Les nouvelles du monde arrivaient à travers quelques sources locales ou l'arrivée « *d'étrangers* ».

Les sources habituelles étaient les récits de nos voisins, une poste à galène avec lequel papa captait les mensonges provenant des émissions du régime et les quelques informations diffusées par Radio Londres. Encore des tracts qui tombaient du ciel, des pailles en aluminium qui tombaient elles aussi du ciel pour perturber les émissions de Radio Londres (généralement on les lançait à l'occasion des victoires des Alliés). Elles étaient une fête pour nous, les enfants, qui essayaient de les cueillir comme des flocons de manne.

Puis, il y avait les sources d'information spéciales : des très fréquentes fusillades entre partisans, Allemands et milices fascistes pour des batailles soit « *officielles* » soit « *privées* », pour pillages et pour vengeances contre et entre civils.

Oui, même ces batailles étaient des importantes sources de communication, car la direction des coups nous signalait le risque et nous suggérait en quelle direction nous échapper.

Enfin, les nouvelles concernant la famille dispersée dans d'autres zones de l'Italie nous arrivaient par l'entremise d'individus mystérieux habillés en fascistes ou en prêtres, mais portant des symboles et des signes conventionnels reconnaissables de loin, venant de Gênes.

Ils étaient envoyés de l'oncle Massimo, ils nous portaient les nouvelles accompagnées de quelques paquets de café, de sucre, de cigarettes et d'autres objets précieux que papa

s'empressait de troquer chez les locaux avec des produits plus modestes mais utiles : lait, œufs, légumes et fromage.

Avant de conclure l'histoire de ces longues vacances, je voudrais raconter encore deux histoires nées de la rencontre entre notre petit monde et le monde extérieur.

La voiture du Pape

C'était la fin de 1943. Un bon matin d'hiver papa est déjà sorti pour échanger ses biens. Mon frère Sergio et moi nous sommes à la maison avec maman qui nous lit une histoire tirée de l'un des trois livres pour enfants que l'oncle Massimo nous a fait livrer par des « *d'étrangers* ».

Maman nous propose d'en faire un résumé (c'était notre école primaire).

Grand-père est en train de grogner. Comme nous ne l'écoutons pas, il s'en prend à notre grand-mère qui est complètement sourde et fait semblant de l'écouter.

Tout à coup, nous entendons un grand bruit sur la grande route.

Nous regardons par la fenêtre. Une voiture de luxe est en train de venir du hameau de Piazza.

On n'a jamais vu une voiture privée dans le village, encore moins si belle, qui vient envers nous.

Nous sommes paralysés de peur. S'agit-il d'un commandant SS qui vient nous chercher ?

Comment se fait-il que le réseau de protection habituel n'ait pas fonctionné ? Un espion nous a-t-il dénoncés ?

Derrière la voiture, une queue d'enfants en fête, puis quelques agriculteurs, des amis fidèles. On se calme un peu.

La voiture s'arrête. Sur les ailes avant, les drapeaux jaunes de l'Etat du Vatican flotte.

Oncle Massimo, « La Mouron Rouge » lui-même sort d'une portière, tandis que le chauffeur descend de l'autre côté. On pense qu'il est un prêtre ou même que la guerre est finie !

Nous descendons dans la rue pour saluer mon oncle qui nous embrasse de son bon sourire et nous offre deux paquets-cadeaux.

Papa rentre de ses pérégrinations pendant que l'oncle entre dans la maison avec « *les grands* », accompagné du « *chauffeur* ».

Les enfants nous assaillent de leurs questions. Sergio et moi nous nous sentons très importants. Cette fois, nous sommes si fiers de ce qui s'est passé que nous abandonnons toutes nos défenses habituelles. Nous ne nous échappons pas de l'entretien !

« C'est la voiture du Pape », dit un grand garçon « et cet homme-là qui est-il ? »

« C'est mon oncle et cela sa voiture », réponds-je avec fierté.

Je ne connaissais pas les symboles du Vatican, mais à la maison j'avais entendu parler des actes de mon oncle et je sentais que lui seul pourrait mettre fin à nos problèmes.

« Mais comment est-ce possible ? Il y a les drapeaux du Pape »

« Eh bien, la voiture est moitié de mon oncle et moitié du Pape ! » Réponds-je avec fierté.

Les parents nous appellent. Ils nous font comprendre que nous ne devons pas rester avec des enfants qui « *viennent de l'extérieur* ».

Nous rentrons à la maison. Nous trouvons nos parents en silence. Même mon oncle, qui m'avait accueilli avec un beau sourire, a un visage triste et dit « je dois aller ».

Il me prend dans ses bras, m'embrasse et je sens ses larmes couler sur son visage.

« Alors la guerre n'est pas finie ?! » Je crie, et je vais me réfugier sur ma paille. Puis, avec calme mes parents me le diront.

Mes cousins Claudio de six ans, Lia d'un an et demi, leurs parents et leurs grands-parents « *sont allés travailler en Allemagne* ».

Je n'avais que six ans et le traumatisme fut grave.

Personne ne reviendra plus. Les enfants et les personnes âgées, qui sont inutiles au travail, seront tués à leur arrivée à Auschwitz, mon oncle et ma tante seront exploités à mort. Fin de leurs « *vacances* ».

Tous capturés par les autorités italiennes, avec les SS.

Le butin

Comme j'ai déjà dit, notre « *réseau de protection* » a presque toujours fonctionné, du moins sous ses aspects d'information (alarmes à propos de l'arrivée de troupes blindées ou de groupes des soldats dangereux), et pas seulement pour nous, mais également pour la protection des partisans qui, en période de calme, se venaient couchaient chez eux.

Les estafettes transmettaient les informations qui, des villes proches Acqui d'un côté et Ovada de l'autre, arrivaient de village en village avant les troupes d'assaut. Cela n'empêche que, lorsqu'elles arrivaient, ces troupes ne causent pas de dégâts ni de violences, mais avec l'avantage de l'avertissement.

C'était en février 1945. Il neigeait depuis des jours. Morbello était isolé du monde.

Pour nous, les enfants, c'était une fête. Nous pouvions jouer aux boules de neige et nous étions sûrs qu'aucune colonne blindée ne pourrait arriver, ni des troupes à pied. Les partisans qui étaient rentrés en masse pour dormir avec leurs familles dans tous les hameaux du village l'avaient confirmé.

Un matin de bonne heure, impatient d'aller jouer dans la neige, je m'étais précipité dans l'escalier à ciel ouvert qui menait à la petite rue de notre village.

« Ferme la porte ! » écriait mon grand-père. Mais dès que je fermai la porte, je vis un pistolet braqué vers ma tempe et une « *marionnette* » - nous appelons ainsi les soldats allemands quand nous les voyions avec le casque posé sur leur tête - qui m'intimait de me taire.

Au sommet, sur le toit de notre petite maison, il y avait une mitrailleuse pointée vers la porte, puis vers moi.

Deux marches dessous un autre soldat était en train de monter avec sa mitrailleuse pointée.

Je dois avouer qu'en ce moment-là, je me sentis très important. Je ne compris le danger que quelques secondes plus tard, lorsque les soldats entrèrent dans la maison en défonçant la porte qui, de surcroît, n'était pas fermée à clé.

« C'est fini ! », je pensai. Mais je restais calme. Je ne ressentais pas la terreur à laquelle je m'attendais.

Les troupes allemandes étaient arrivées complètement inattendues. Les espions avaient bien travaillé.

Le raid et la violence furent étendus à tous les hameaux de Morbello et durèrent toute la journée.

Nous eûmes des nouvelles qui nous semblaient effrayantes : les Mongols aussi étaient avec les Allemands et les Brigades Noires. Il y avait aussi un homme, peut-être un habitant de l'endroit, au visage recouvert d'une cagoule noire. Il savait tout et il était leur guide.

Le butin fut remarquable : cochons, moutons, chèvres, oies, vaches, d'autres denrées précieuses et en outre, si je ne me trompe pas, trente-neuf personnes, dont mon père bien-aimé.

Je dois avouer que mes souvenirs sont confus et je me suis fait aider, ainsi que de la mémoire, des témoignages directs recueillis l'année passée, de quelques lectures, de rêves récurrents.

Tout le « *butin* » fut empilé à l'extérieur, peut-être dans le hameau Piazza. La triste colonne partit pour Ovada (une quinzaine de kilomètres dans la neige).

Nous étions enfermés à la maison, angoissés par le destin de papa.

Je dis à ma mère : « S'ils le déshabillent, ils verront son zizi de juif ».

Papa nous avait toujours recommandé de ne jamais montrer aux autres enfants notre circoncision.

Dans l'après-midi, un homme arriva chez nous. Peut-être un paysan, le marchand de tabac ou le Podestat fasciste, je n'ai pas encore réussi à le découvrir.

« Ils vont partir, suivez-les ! Vite, vite ! ».

Il me tendit une cartouche entière des cigarettes, un grand luxe à l'époque.

« Suivez-moi ! ».

Mon grand-père resta là-bas, apathique et gémit quelque chose comme : « Mieux un que toute la famille ».

Maman réagit, nous prit par la main et suivit l'homme.

Grand-mère voulait nous suivre, mais on l'a gardée à la maison.

Nous atteignîmes la colonne qui progressait lentement dans la neige en direction d'Ovada.

L'homme nous quitta en donnant beaucoup de conseils à ma mère.

Nous avons immédiatement trouvé papa qui marchait, à la fin de la colonne, je pense les mains liées entre deux Allemands : ils étaient de la Wehrmacht et non de la SS.

Nous marchâmes derrière la colonne en essayant d'encourager notre père et de faire pitié aux soldats.

Leur visage des Allemands me semblait pour la première fois plus humaine, leurs casques étaient relevés et quand ils se retournaient, je voyais leurs yeux, ils nous regardaient.

Je leur offrais la cartouche des cigarettes.

Nous parcourûmes beaucoup de kilomètres mais nous nous ne sentions pas fatigués.

Nous suivions une route à travers les montagnes et nous entendions des bruits des deux côtés.

C'étaient peut-être des partisans qui n'étaient pas tombés dans le piège.

Soudain, les coups s'intensifièrent.

Le groupe de mon père était resté loin de la colonne motorisée, et l'un des deux soldats se retournait constamment.

Il me regardait, je le regardais, désormais on se connaissait. Je lui offris à nouveau les cigarettes.

Le groupe s'arrêta, nous le rattrapâmes immédiatement, ils prirent les cigarettes et nous rendirent notre papa, sans dire un mot, puis, ils atteignirent la colonne.

Je ne me souviens pas très bien, mais j'ai l'impression qu'il faisait déjà presque nuit lorsque quand nous fîmes demi-tour.

Nous rentrâmes à quatre, heures du soir, dans la neige.

Hourra, nous sommes quatre encore ! Les partisans ne nous ont pas tiré dessus !

Ce soir-là, ils ne vinrent pas.

Je fus très frappé, j'aurais voulu qu'ils descendent la rue pour nous embrasser et participer à notre joie sans fin.

Je ne sais pas ce qui est arrivé au reste du « *butin humain* », mais quelqu'un est revenu.

L'un d'entre eux, je l'ai vu il y a peut-être deux ans, il était très vieux et à ce moment-là, il n'était pas bien. Il se rappelait de nous, mais il n'avait pas envie de parler. Sa fille m'a prié de retourner une autre fois.

Je suis retourné trop longtemps après, il était mort.

J'en ai trouvé un autre âgé de plus de quatre-vingts ans, qui m'a dit beaucoup de choses, d'abord avec difficulté, puis lentement ses idées s'éclaircissaient et à la fin il s'est aussi souvenu de mon père.

Il m'a parlé pendant des heures, peut-être c'était la première fois qu'il racontait et je restais là enchanté à écouter. Nous nous sommes quittés avec une étreinte fraternelle.

Le retour

Après la guerre, nous sommes rentrés à Gênes où mon père fut réintégré au service avec tous les honneurs mais avec une grande dépression.

Si je me souviens bien, la première charge fut une mission pour coordonner le déminage des lacs d'Avigliana.

Papa travailla avec passion pendant quelques années. Il nous a beaucoup aimés, mais il nous quitta tôt.

Son suicide remonte à septembre 1949.

Maman a commencé à travailler juste après la mort de papa. Elle a réussi à nous faire étudier au prix de grands sacrifices, mais elle devint très anxieuse, presque étouffante envers ses enfants.

J'ai quitté la famille à l'âge de quatorze ans et je suis allé vivre seul à Ivree.

Sergio a quitté la famille à l'âge de dix-sept ans et il s'est suicidé à vingt-deux ans, après avoir été diplômé très brillamment en Physique nucléaire auprès la « *Scuola Normale di Pise* ».

i L'utilisation par l'auteur du terme « race » est évidemment sarcastique.

ii Alexandre Stille, « Un sur mille », pp. 300 and 302 - Mondadori.

iii Médaille traditionnelle en or, donnée à la naissance aux enfants juifs qui la portent pendant toute leur vie. Elle est gravée avec le prénom, la date de naissance et l'étoile de David.

iv Ecoute, Israël : le Seigneur est notre Dieu, le Seigneur est Un.

v L'épisode, très amusant, est raconté avec une grande efficacité, par Alexander Stille dans le livre susmentionné, pp. 303-306.